



My Beautiful Boy

Félix van Groeningen

Avec : Steve Carell, Timothée Chalamet

Etats-unis – 06/02/2019 – 02h01

Jeudi 30 Mai 2019 18h30

Dimanche 02 Juin 2019 19h00

Lundi 03 Juin 2019 20h00

Le cinéma a pris l'habitude de prendre pour objet le monde de la drogue, ses consommateurs, ses vendeurs et ses magnats. On songe spontanément au *Requiem for a dream* de Darren Aronofsky, au *Blow* de Ted Demme, au *Trainspotting* de Danny Boyle, au *Candy* de Neil Armfield, au *Traffic* de Steven Soderbergh, au *Scarface* de Brian De Palma, au *Easy Rider* de Dennis Hopper ou encore au *Pusher* de Nicolas Winding Refn. Autant dire que le thème apparaît désormais quelque peu éculé et que l'exercice consistant à se montrer personnel et intéressant en le traitant à l'écran tient de plus en plus de la gageure. Qu'importe, Felix Van Groeningen s'en accommode très bien, et ce même si *My Beautiful Boy* présente en outre la particularité de constituer sa première incursion outre-Atlantique.

Là où *Requiem for a dream* ou *Trainspotting* misaient sur une représentation outrée des drogués, *My Beautiful Boy* préfère une fresque familiale pudique et tout en sensibilité. Steve Carell campe un père de famille épuisé par la lutte acharnée que mène son fils contre la drogue. Ce dernier est interprété par un Timothée Chalamet confirmant tout le bien que l'on pensait de lui depuis *Call Me By Your Name*. Le spectre dépasse cependant les relations filiales père-fils, puisque c'est toute une famille, recomposée qui plus est, qui se voit profondément impactée par la perte de Nicholas, un jeune homme pourtant brillant et longtemps promis au plus bel avenir. Ont ainsi voix au chapitre la mère géographiquement éloignée et la belle-mère qui, bien que concernée, cherche avant tout à préserver ses propres enfants.

Le milieu social portraituré semble relativement aisé, et indéniablement cultivé. David, le père de famille, est pigiste pour des quotidiens nationaux d'information, dont le *New York Times* – ce qui le situerait plutôt à gauche politiquement, ce qui n'est pas sans importance dans son attitude face à la drogue. Bienveillant, à l'écoute de son fils, il espère le meilleur pour Nicholas et, à ses yeux, cela passe forcément par une prestigieuse université. Felix Van Groeningen narre avec brio ses attentes déçues, mais aussi les liens indéfectibles unissant le père à son fils. C'est à la fois poignant et tragique. Dans un exercice de mise en scène sobre et efficace, en usant de bords temporels et de séquences rejouées à des temporalités et des tempos différents, le cinéaste belge égrène les passages obligés des histoires de ce type : accoutumances, centres de désintoxication, espoirs, rechutes, overdoses, conflits, rédemptions... Il le fait toutefois avec un lyrisme et une justesse qui désamorcent sans mal la plupart des critiques auxquelles s'exposent habituellement les œuvres similaires.

My Beautiful Boy se base sur les mémoires de David et Nic Sheff. Le film fait la part belle à John Lennon, Nirvana, Sigur Rós ou Neil Young dans une bande-son quasi parfaite, dont l'importance ne doit certainement pas être négligée. Dans le métrage comme les bouquins, la musique sert en effet de trait d'union entre le père et son fils. Outre les multiples questions liées à la drogue et à la famille, c'est le sentiment d'impuissance qui s'arrose la fonction de ligne cardinale du récit. Les comédiens, tous impeccables, habitent des séquences souvent fortes desquelles se dégage un sentiment inexpiable de désillusion. La rencontre entre David et une camée inconnue en est une belle illustration, puisqu'elle renferme à elle seule tout ce qui fait l'étoffe de *My Beautiful Boy* : l'incommunicabilité, l'incompréhension, l'incapacité à agir, le désarroi, la peur... Finalement, les souvenirs auxquels se raccroche David ne s'apparentent plus qu'à des feuilles mortes annonçant un automne sans fin. Et ça, Felix Van Groeningen le filme avec maestria.

Sept ans après *Alabama Monroe*, **Felix Van Groeningen** poursuit ses portraits de familles déchirés aussi bien par leurs membres que par les trames narratives déconstruites des histoires. *MY BEAUTIFUL BOY* s'ouvre face à David Sheff (**Steve Carell**), père laminé par la disparition de son fils, Nic (**Timothée Chalamet**), addict à la méthamphétamine.

Aussi désespéré que déterminé, il cherchera par tous les moyens de sauver son fils qu'il aime « **plus que tout** ». Adapté de *Beautiful Boy: A Father's Journey Through His Son's Addiction*, le long-métrage peut sembler long et répétitif mais révèle une part sentimentale et psychologique plus importante.

Le plus intéressant dans *MY BEAUTIFUL BOY*, c'est sa manière d'aborder la drogue. Les chutes et les guérisons de Nic Sheff s'enchaînent inlassablement, véritable cercle vicieux. Au bout d'un certain moment, le spectateur finit même par s'ennuyer de cette répétition interminable. Il attend, patiemment, hésitant entre les deux seules fins possibles à ses yeux : la guérison du jeune garçon ou sa mort par overdose.

Loin de régler le sujet par un drame en trois actes : découverte de l'addiction, guérison puis rechute ; **Felix Van Groeningen** alterne ainsi les tristes récidives de Nic, les tentatives vaines de son père de le sauver et leurs souvenirs. Où est donc passé le fils de son passé ? Qu'a-t-il pu lui arriver pour qu'il en soit arrivé là ? Pas d'évènement tragique, aucun contexte condamnable, une famille recomposée avec amour et symbiose... Le réalisateur ne présuppose pas l'existence d'un « déclencheur ». Alors comment sauver ce jeune homme d'une addiction qui n'a pas de raisons ?

MY BEAUTIFUL BOY repousse les limites d'un père, poussé au désespoir par les récidives de son fils, à essayer de sauver ce dernier seulement en vie dans ses souvenirs. **Steve Carell** se démarque alors dans ce rôle qui lui permet d'exprimer toute la carte de ses émotions, confirmant son virage dramatique entamé depuis sa nomination à l'Oscar du meilleur acteur en 2015 pour *Foxcatcher*. Il incarne ici à la perfection un père obligé à voir son fils et « à pleure[r] les vivants c'est comme [s'il] n'était pas vivant ». Tel Prométhée condamné à avoir le foie continuellement manger par un aigle, David Sheff s'accable du fardeau d'essayer de sauver Nic à chacune de ses rechutes.

Car malgré ses nombreux souvenirs merveilleux avec lui, il n'a pas vu la lente déchéance de ce dernier, grand lecteur de « *misanthropes et des écrivains déprimés* ». Un poster de **Nirvana**, un roman de **Scott Fitzgerald Kennedy**, un poème de **Charles Bukowski**. Un chanteur décédé à 27 ans, un personnage qui sombre dans l'alcoolisme et la dépression, un auteur ivrogne et instable. Certains verront dans ces éléments des signes annonciateurs, d'autres seulement un jeune homme mélancolique, fasciné par les beaux mots et les âmes tourmentées. Peut-être qu'en repensant à leur passé commun, David Sheff voit les choses différemment. Peut-être qu'en examinant son passé il cherche à trouver une explication et une solution à un problème bien plus complexe. Peut-être que ce joint partagé il y a tant d'années n'était pas qu'un simple moment de complicité père-fils ? Comment savoir... Comment le sauver et ainsi sauver toute sa famille ?

Felix Van Groeningen exprime ici un ensemble de sentiments ambigus et paradoxaux, ceux d'un père cherchant à sauver inlassablement un fils qui ne s'en sort pas. Malgré un formalisme et une spirale infernale (rémission, rechute) qui peut être fatigante, *MY BEAUTIFUL BOY* encourage avant tout une réflexion sur la famille, l'addiction et ses dommages. Loin du pathos, le film n'est peut-être certainement pas aussi addictif que son sujet, mais il reste donc touchant grâce au jeu incroyable de ces acteurs. Père, mère, belle-mère, frères et sœurs, tous les proches sont touchés par l'addiction de Nic Sheff. Ainsi, *MY BEAUTIFUL BOY* est définitivement très loin du mélodrame et du moralisme qu'on peut souvent voir sur la drogue au cinéma mais questionne les limites de l'amour familial et témoigne d'une violence psychologique intense

Prochaines séances :

SIBEL

Jeudi 30 /05/19 à 21h00

Dimanche 02/06/19 à 11H00

Mardi 04/06/19 à 20h00

Court métrage :

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ *

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobié 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)